

### III. Tweede Wereldoorlog - Seconde Guerre mondiale

MATHIEU BILLA

#### *La bataille des Ardennes. La vie brisée des sinistrés*

Bruxelles, Éditions Racine, 2015, 212 p.

Pour peu qu'il soit appliqué à son métier et qu'il en éprouve encore quelque satisfaction, le bibliothécaire spécialisé dans l'histoire du XX<sup>e</sup> siècle peut encore espérer épingle à intervalles réguliers, de-ci, de-là, des études tranchant avec le fonds commun de la production livresque, bien conformiste en ces temps de commémorations tous azimuts. Quoique pourvu d'un titre légèrement "accrocheur" par sa charge dramatisante dans un sujet déjà fort couru (*La Bataille des Ardennes. La vie brisée des sinistrés*), l'ouvrage de Mathieu Billa appartient fort heureusement, il faut le souligner, à cette catégorie de "bonnes surprises" : l'amateur d'histoire régionale y trouvera sans nul doute son compte tout autant que le chercheur intéressé par les incidences du second conflit mondial sur le vécu intime des populations ardennaises. Car, outre le fait que la recherche a été fort correctement menée, la thématique étudiée s'avère bien plus originale que l'angle d'approche habituel pour ce qui fut "le dernier coup de dé d'Hitler" au cœur de l'hiver 44-45. En effet, celui-ci, jusqu'à présent, a généralement été le fait d'amateurs d'histoire-bataille, se centrant sur les quelques semaines de combats ayant opposé, au cœur de l'Ardenne, "G.I. Joe" aux dernières unités de la *Heer* et de la *SS* encore en état d'opérer une contre-offensive majeure. Rarement, les auteurs, même quand ils étaient de qualité, se risquaient à déborder de leur sujet pour s'aventurer jusqu'aux considérations

géostratégiques ou géopolitiques du moment. Et, plus rarement encore, à centrer leur attention sur le triste sort des civils ballottés dans la tourmente, hormis quand il s'agissait d'historiens du terroir ou de journalistes peu ou prou interpellés par des considérations locales. Au vrai, on pourrait les compter sur les doigts de la main, de Luc Rivet et Yvan Sevenans (*La Bataille des Ardennes. Les civils dans la guerre*, 1985) à Peter Schrijvers (*Bastogne : De grootste slag om de Ardennen*, 2014) en passant par la collation de témoignages de Philippe Carrozza (*Les Ardennais n'oublieront jamais*, 2014) ou le méticuleux travail de Matthieu Longue (*Massacres en Ardenne. Hiver 1944-1945*, 2006)... Toujours, leur recherche était limitée par des bornes étroitement chronologiques, du départ de l'Offensive (16 décembre 1944) à ses soubresauts ultimes (31 janvier 1945). De ce qu'il advenait ensuite, très peu s'y intéressèrent jamais, si ce n'est, éventuellement, pour les opérations de déminage – d'ailleurs plutôt appréhendées d'après le point de vue des démineurs... On comprendra, au vu de ce contexte historiographique se déclinant presque exclusivement sur le mode guerrier, le caractère profondément novateur du travail conduit par Billa qui, enfin !, entreprend de décrire de manière à peu près exhaustive et sur le long terme (plusieurs années, parfois plusieurs dizaines d'années) ce que fut le lot commun des Ardennais APRÈS la bataille et confrontés, à la disparition de leurs proches, de leurs biens, de leur univers familial, quand eux-mêmes n'étaient pas meurtris dans leur chair... Les chiffres sont parlants : lorsque reflua pour de bon l'invasion, entre 2000 et 2500 civils belges (et 500 "Grands-ducaux") étaient passés de vie à trépas, tandis que près de 11.000 immeubles avaient été jetés à terre ou gravement endommagés. Dans une

région encore largement agricole, le cheptel avait largement souffert également (plusieurs dizaines de milliers de têtes de bétail) ainsi que les forêts et les champs, ponctués par les cratères de bombes ou d'obus, déchirés par les tranchées. Quant aux voies de communication et aux ponts, tout, ou à peu près, devait être réhabilité. Bref, l'Ardenne qui, avant-guerre, commençait à être une "merveilleuse terre de vacances", s'était muée, l'espace d'un mois et pour plusieurs années, en "Ardenne-martyre", point de chute d'un "tourisme de guerre" non toujours exempt de voyeurisme. Certes, ainsi que le souligne Billa, la solidarité des autres Belges épargnés par l'invasion s'exerça dans une mesure importante, notamment par l'accueil des réfugiés, par l'envoi de vivres, de couvertures, de médicaments et par le "parrainage" semi-institutionnalisé de telle ou telle cité luxembourgeoise proprement anéantie par l'une ou l'autre agglomération de Flandre, de Wallonie ou de la région bruxelloise. Mais la grande affaire, au lendemain du conflit, était de procéder au déminage, à la reconstruction ainsi qu'à l'estimation des dommages de guerre. Or, malgré la relative efficacité des pouvoirs publics, le rétablissement de l'ordre ordinaire des choses n'allait jamais assez vite au regard des intéressés, bon nombre se voyant contraints de vivre pendant un assez long temps dans des conditions d'hygiène très relatives et dans des baraquements provisoires. De là une sourde irritation contre "les gens de Bruxelles", d'autant plus que la pieuse Ardenne de l'immédiat après-guerre (où le Parti social chrétien occupait le haut du pavé) se sentait mal représentée par un ministère de la Reconstruction détenu par le communiste Jean Terfve. Au-delà des querelles de personnes ou des positionnements politiques antagonistes, les malheurs contrastés de la guerre avaient

manifestement aggravés les frictions "centre/périphérie", "capitale/province" (du Luxembourg), antichambres dorées de la rue de la Loi et entités villageoises ruinées par la guerre. Nonobstant les lenteurs budgétaires et le poids des souffrances, les autochtones purent se relever "assez rapidement" compte tenu de l'ampleur des dégâts. Sur le très court terme, avant la fin de 1945, le terrain était dégagé du gros de ses explosifs, étant entendu que des mines oubliées continuèrent à opérer régulièrement des dégâts bien des années après la fin du conflit. La reconstruction de l'habitat, elle, s'acheva pour l'essentiel autour de 1950-1955, mais certains édifices historiques, culturels ou administratifs mirent bien plus longtemps à bénéficier des "dommages de guerre". On aurait aimé de la part de Mathieu Billa quelques lumières sur la célérité relative des travaux dont auraient profité plusieurs hauts-lieux du "tourisme familial de masse" comme La Roche-en-Ardenne, Houffalize ou Bastogne, mieux relayés auprès de certains centres de décision que des communes économiquement et symboliquement moins bien pourvues. De même, on aurait apprécié un coup de projecteur plus accentué sur le patrimoine mémoriel (monumental, muséologique et mortuaire) qui naquit de "la grande bataille d'Ardenne", avec, bien entendu, tous les enjeux apparents (ou dissimulés) qui y étaient liés ici et là. Il y a donc encore à ce niveau du pain sur la planche, mais gageons que l'auteur, qui a bien commencé cette nouvelle approche du conflit à l'échelon régional, sera en mesure de le poursuivre... si les circonstances de la vie professionnelle s'y prêtent.

**Alain Colignon**